

Débat entre Patrick Tort - Corinne Fortin et la salle

Vendredi après-midi 19 octobre 2007

Intervention de Jacques Hoarau, professeur de philosophie

Il faut expliquer ce que c'est que la haine, il faut expliquer ce que nous avons décidé d'appeler depuis le 19ème siècle le racisme parce que cela a été défini dans des termes racistes. Il y avait des haines, que l'on peut indexer sur la perception de la différence phénotypique de groupe, grande ou "petite", comme dit Freud avant le 19ème siècle; simplement elles n'étaient pas fondées sur des argumentations pseudo biologiques.

Le deuxième point, dans l'exposé de Mme Fortin, c'est que le texte de Clémence Royer (première traductrice en français de Charles Darwin) que vous avez évoqué n'est qu'une instance d'un invariant de toutes les philosophies de l'inégalité, qui, à la limite, se passent de l'idée de commune humanité, ou cherchent à la détruire lorsqu'elle est implantée en en faisant la généalogie servile, c'est-à-dire en établissant qu'il s'agit d'une fiction forgée par les faibles pour fonder la force des faibles (qui sont aussi les plus nombreux, la masse, la canaille, la plèbe, la populace, hoï polloi) et peuvent même aller jusqu'à se passer de l'idée d'humanité, par exemple en suggérant qu'il y en a plusieurs (Spengler). Clémence Royer invoque péjorativement la démocratie et la charité chrétienne, mais vous avez la même chose chez Platon dans le Gorgias, avec Calliclès qui, pour les mêmes raisons dit à peu près la même chose. Seulement, à la place de charité chrétienne, et bien avant son invention, on a pour Calliclès la philosophie et démocratie. Vous avez la même chose chez Nietzsche, n'en déplaise à Yvon Quiniou.

Il y a des invariants de ce que l'on considère comme un ordre non naturel chez les humains et qui consisterait à faire passer les faibles au dessus des forts. Ces invariants sont ceux qui consiste à dire : il y a la charité, il y a la démocratie, il y a la philosophie, il y a le christianisme ou le judaïsme, ou le judéo-christianisme qui ont tendance à inverser les "choses", c'est-à-dire l'ordre des choses, l'ordre naturel, étranger à la justice et à l'égalité. C'est à combattre cette tendance qu'est largement consacrée, avant le christianisme, la République de Platon : Platon, est un auteur profondément inégalitariste, mais il conserve et protège l'idée de bien commun, que récuse la tradition callicléenne que je viens d'évoquer.

Mais l'essentiel concerne le premier point. On ne s'en est pas tiré sur la question de l'anti- racisme en passant au moral et au politique, il faut donner des raisons positives de ce qu'est la violence, la haine, la peur. Elles sont à chercher du côté de la psychanalyse, de ce que Freud a dit de la sensibilité humaine de groupe ou de masse aux "petites différences", du rôle de la peur dans le désir, de ce que l'anthropologie apprend sur le partage des femmes et leur circulation (et aussi bien des mâles), de ce que Girard a essayé de penser sous l'idée de violence mimétique, de ce que Lacan dit de la ségrégation, mais aussi du côté de Lorenz, de l'éthologie animale et de ses héritiers naturalistes contemporains, du côté aussi de ce que Ruwen Ogien appelle le portrait moral de la haine. Car quand on s'installe sur le terrain de la morale, c'est en réalité pour annoncer des formulations universalistes d'origine kantienne, bref, on a recours à l'universalisabilité kantienne comme à une panacée, alors qu'elle suppose résolu le problème posé, qu'elle dissout plutôt qu'elle ne le résout, en tenant pour acquis le principe de commune humanité (éventuellement élargi à d'autres êtres raisonnables possibles).

Or, ce principe ne peut jamais être tenu pour acquis, et à la vérité, à supposer qu'on l'accorde, il ne suffit jamais à juguler la violence, la haine et la peur qui sont à l'oeuvre dans les réactions "racistes", qu'elle aient ou non une base intellectuelle raciale "moderne".

Question de Philippe Amelot, professeur de SVT

Plus qu'une question c'est plutôt une intervention pour exprimer mes réticences à utiliser le mot race et militer pour sa réhabilitation (comme l'aimerait Patrick Tort. -Le vocabulaire évolue lui aussi et l'évolution mène bien à des disparitions- ☺).

Tu disais qu'on essaie de justifier l'anti racisme en expliquant qu'il n'existe pas de races.

Pour moi le terme de race a une connotation colonialiste. Au temps du colonialisme on parlait de race noire (sous entendu inférieure, forcément), en Allemagne nazie on voulait éliminer la race juive... Ainsi, et entre autre, de par l'histoire le terme de race ne peut plus avoir de fondement scientifique (si un jour il en a eu un !) mais ne peut avoir qu'un sens politique ou sociologique (ou social ?).

Autre argument, les races ont toujours été fondées sur des différences de caractères choisis par intérêt. Ainsi on peut sans doute parler de races de chiens, de races de bovins... car fondées sur quelques caractères sélectionnés artificiellement par l'homme ou encore de race noire, de race jaune... fondées sur des caractères choisis par lui et qui font que tous ces groupes sont uniformes vis à vis de ces caractères. Mais qu'ont-ils (ces groupes) de naturel ?

Au sein des espèces (espèce humaine en particulier), la sélection naturelle ne sélectionne pas, si j'ai bien compris, dans un but déterminé (d'ailleurs a-t-elle un dessein ? ☺) des caractères, mais elle sélectionne au hasard (non pas en terme de choix mais en terme de conditions réunies pour) une info génétique parce qu'elle présente un avantage à un moment donné vis à vis du milieu. Et son résultat crée au contraire de la variété. Aussi est-il plus judicieux de parler de variété des individus , de variété de populations... Ainsi dans mes cours je n'expliquerai pas l'existence de race ou leur absence d'existence pour justifier le racisme ou l'antiracisme car ce n'est pas l'objet étudié (et que dans ce terme il y a quelque chose de fixé une fois pour toute), mais j'essaierai de faire comprendre qu'une espèce (humaine en particulier) présente des populations qui diffèrent parce qu'elle possède des collections d'allèles variables qui interagissent avec un milieu donné, et que dans un autre milieu chacune pourrait exprimer sans doute d'autres caractères avec la même collection d'allèle...ou inversement (et que dans ce cas, ça peut évoluer).

Question de Guy Rumelhard

Une remarque pour revenir à l'exposé de Corinne Fortin.

La conceptualisation en biologie en général est une conceptualisation métaphorique e c'est là où est toute la difficulté.

On va prendre un exemple : on introduit la notion de programme, c'est à peu près Jacob 1970, et cela se présente comme un concept scientifique opératoire, efficace, qui fait progresser, tout le monde s'en empare, tout le monde le répète.

Et puis progressivement, la métaphore perd de son caractère percutant et progressivement cela devient un obstacle à la compréhension. Actuellement, c'est une métaphore qui est complètement rejetée.

Ceci étant, elle véhicule une idéologie qu'il n'est pas besoin de développer très longtemps, c'est l'idéologie de la programmation : le cerveau est fait comme un ordinateur, on peut modéliser le cerveau à partir d'un ordinateur, etc...

Ce double mouvement qui vient de la science, qui va au niveau social ,et qui réintroduit à l'intérieur de la science une idéologie. C'est un mouvement pour lequel, en tant qu'enseignants de SVT, on est très mal préparé.

On peut multiplier les exemples, j'en prendrai d'autres demain mais c'est ça qui me semble difficile. Pour revenir sur la question du racisme que nous, enseignants, on met assez vite de côté, il y a eu un très beau texte (Jacquard et d'autres scientifiques qui avaient signé), il y a eu une réponse très courte dans le journal Le Monde en citant un beau texte de Vercors .

Question de Lecorre

Si le terme de race recouvre une réalité dans l'espèce humaine, en terme de variétés, je voudrais savoir combien on va en définir, lesquelles, en fonction de quels critères ? Cet outil qui serait un outil de classification, comment on va l'utiliser ?

Patrick TORT

Ce n'est plus un outil de classification.

Quand Buffon écrivait ses « Variétés dans l'espèce humaine », les grands voyages modernes impliquant de constants brassages de populations n'existaient pas, et les mélanges entre populations n'existaient évidemment pas au degré où ils existent aujourd'hui.

La formidable accélération du mélange a donc produit ses effets, et cela justifie qu'il vaille mieux aujourd'hui parler en termes de « population » qu'en termes de « race ».

Mais ce n'est pas pour autant qu'il faille faire l'économie de l'explication du sens historique et technique de ce terme, d'usage universel dans l'histoire naturelle jusqu'à une date encore récente, et parfaitement courant encore, notamment en zootechnie.

Il est absolument vrai que la zootechnie, discipline technico-scientifique, a pu servir de modèle à bien des déviations coupables - liées à l'implication du thème de la sélection artificielle comme clé d'une régénération sanitaire et « raciale » au sein des populations humaines -, et cette dérive eugéniste a durablement contaminé le concept technique de race, et le mot lui-même, par conséquent. Toutefois la suppression d'un mot, outre qu'elle s'apparente à la superstition qui consiste à croire à l'inhérence pérenne du malheur qui y a été attaché, ne doit absolument pas se substituer à l'analyse du discours et des forces qui l'ont conduit au dévoiement de son usage.

On ne liquide pas un mot. Les mots n'y sont pour rien. Ce n'est jamais un mot à lui seul qui commet un méfait. Commençons par mieux connaître l'histoire des mots ; ensuite, nous pourrions décider d'une manière instruite qu'ils n'ont plus le même sens, ou qu'on doit les utiliser autrement, ou encore que certains usages ne sont plus pertinents. Mais la suppression décidée ne peut être qu'un acte idéologique. Supprimer un mot, c'est faire l'économie de la résolution d'un problème. Et ce n'est jamais le mot seul qui pose le problème au sein duquel il se trouve investi.

S'il s'agit à présent d'articuler face au racisme la question de sa latence intime et de son activation

sociale, il faudra relier la question nécessaire du fonds pulsionnel et la non moins nécessaire question de son instrumentalisation politique. Je pense de moins en moins que les éléments de réponse à ces questions, à mon sens inévitables aujourd'hui, se trouvent dans les chemins de réflexion usuels de la philosophie. Ces éléments sont à déduire de l'histoire phylogénétique, de l'éthologie, de l'anthropologie, de la psychanalyse et de la psychologie sociale, qui devraient désormais être aptes à délivrer une information sérieuse sur l'origine et les développements de ce que l'on nomme la « morale », et dont Darwin a ébauché une histoire évolutive absolument remarquable. Mon effort consiste à penser l'évolution comme indivisible *en nature*, et j'y inclus effectivement les civilisations et les caractéristiques les plus raffinées des règles de nos vies communautaires et de nos comportements individuels, mais en combattant à chaque étape de cette intégration les tentations réductionnistes qui ont malheureusement dominé jusqu'ici, à l'enseigne de la « sociobiologie » américaine, les interprétations du *devenir-moral*. Donc, la difficulté est là : c'est celle dont s'occupe Quiniou, c'est celle dont je m'occupe aussi, avec sans doute de légères divergences quant à l'accent à poser sur tels ou tels facteurs. Mais c'est très probablement la question majeure.

Qu'est ce qui fonde un comportement que nous approuvons ?

Comment une valeur survient-elle à un comportement ?

Comment assignons-nous la qualification de bien ou de mal, de bon ou de mauvais, à une conduite impliquant un rapport entre moi et les autres ?

Voilà une question fondamentale, qui n'est pas résolue, mais dont rien n'exclut qu'elle s'oppose par nature à la construction d'une réponse scientifique. Voilà une question à laquelle Darwin a donné une première réponse dans les termes de sa propre théorie évolutive, à laquelle il ne serait pas pertinent de reprocher qu'elle se borne apparemment à expliquer *comment* on en est arrivé là.

Je l'explique à mon tour dans un prochain livre (*L'Effet Darwin*, à paraître au Seuil à la rentrée 2008) qui portera en grande partie sur la théorie darwinienne de la structuration morale progressive de la conscience humaine.

Les emprunts que Darwin fait à la philosophie sont assez nombreux, mais lorsqu'il fait ces emprunts, les contenus de la philosophie se muent en contenus de la théorie darwinienne. Cette précision prend tout son sens lorsque l'on étudie l'usage que Darwin fait d'un certain corpus philosophique, et que l'on accepte l'idée qu'il n'appartient pas à Darwin de se prononcer *philosophiquement* sur la légitimité du respect qui s'adresse à l'action morale.

Toutes les observations qu'Yvon Quiniou a faites dans son travail tournent autour de la question difficile du « fondement » de la valeur, alors que la réponse darwinienne, qui n'outrepasse jamais son domaine légitime, se borne à reconstruire des processus, des mécanismes directeurs et des tendances évolutives à l'intérieur du cadre théorique qui est le sien, et qu'organise le principe de sélection naturelle, lors même qu'il s'inverse dans le triomphe tendanciel de la civilisation.

La seule question relevant de la connaissance objective porte donc non pas sur le « fondement » de la valeur, mais sur la nature, le rôle et l'avantage sélectif du mécanisme de valorisation. La philosophie a toujours été très discrète sur la question des valeurs, mais elle n'a strictement rien à dire sur le processus de valorisation. De même qu'elle a été très éloquente sur la question du sublime, tout en s'effaçant devant la psychanalyse lorsqu'il s'est agi d'explicitier le mécanisme de la *sublimation*, etc.

Aussi est-il cohérent que pour en parler à mon tour, je me sente obligé de *sortir de la philosophie*. J'en sors à la manière de Darwin, c'est-à-dire que l'intégration de la philosophie à mon propos me conduit à *autre chose* que la philosophie.

Il me semble que c'est le préalable à accepter et la condition à remplir pour que nous obtenions un jour une réponse plus convaincante aux questions qu'aujourd'hui nous posons.

Corinne FORTIN

C'est la question des métaphores dans l'enseignement des SVT.

J'ai essayé d'illustrer l'exemple de la sélection naturelle comme cas de métaphore. Je crois que tout notre enseignement est un peu conditionné par ces formules métaphoriques qui méritent qu'on prenne le temps de les disséquer, ce qu'on n'a pas l'habitude de faire en SVT contrairement aux philosophes. C'est donc une forme d'apprentissage pour les élèves, mais aussi pour les enseignants de SVT, que de faire ce travail d'analyse du texte et des mots. Non pas du texte de Darwin car matériellement, on n'a pas toujours le temps mais de revenir sur le fond, c'est-à-dire d'essayer de décortiquer la métaphore pour trouver le sens scientifique et ne pas en rester uniquement à l'aspect métaphorique qui, s'il n'est pas explicité, risque de conduire à la confusion et à des ambiguïtés et les élèves peuvent sortir du cours en ayant cru comprendre et en faire une autre interprétation.

Tout le travail pédagogique en SVT est à faire sur cette question, plus particulièrement sur l'évolution, sujet sensible, mais aussi pour d'autres cas. Je pense que la régulation en particulier qui est un concept en biologie souvent utilisé et qui n'est pas toujours explicité et qui pose problème.

La dimension historique me semble aussi fortement négligée. Parce qu'on se réfugie derrière une

métaphore, on oublie qu'il y a une dimension historique en biologie et je pense que cela manque fondamentalement à l'enseignement.

Question de Yvon QUINIOU

Je voudrais rebondir sur la race et le racisme car cela me paraît vraiment un enjeu capital de notre conjoncture aujourd'hui.

Je laisse de côté les questions de la morale car cela mériterait un autre colloque.

Si je t'ai bien compris Patrick, il y a d'abord un concept « scientifique » sur le terrain théorique de races. Là, tu as raison de le déconstruire ou éventuellement de le réhabiliter d'une manière relative. Mais ensuite, il y a aussi le concept de races tel qu'il fonctionne non seulement dans l'opinion publique mais dans l'idéologie raciste, ce qui est autre chose.

Parce que le racisme c'est deux choses : un ensemble de pratiques de discrimination en fonction de la couleur de la peau-pour aller vite, mais c'est aussi une pseudo théorie qui est en réalité une idéologie. Il se trouve que la théorie raciste qui a été formulée dans l'histoire humaine, est une théorie qui a justifié les pratiques racistes en s'appuyant sur le concept de races, mais à condition de préciser une chose -présente chez Clémence Royer- que les races sont des réalités naturelles inégales, pas simplement différentes, inégales dans leurs capacités intellectuelles.

Et on a, à ce moment là, tenté de justifier - le procédé de justification consistait de passer du fait au droit et à prétendre fonder le droit sur le fait - cela consistait à dire que les inégalités de traitement entre les êtres humains sont fondées sur le traitement des inégalités naturelles entre les hommes. Vous le trouvez chez Aristote à propos de l'esclavage, il y a des maîtres et des esclaves, des gens faits pour être maîtres et d'autres pour être esclaves. On trouve alors le passage indu du fait à la norme, ou de la nature à la pratique, dont il est normal parce que naturel qu'il y ait des maîtres et il est normal parce que naturel qu'il y ait des esclaves.

C'est ce mécanisme là que tu trouves opératoire, fonctionnant à plein dans l'idéologie raciste qu'on trouve aussi chez Nietzsche : les forts constituent une race, les faibles constituent une race et au nom de cette idée d'une inégalité des hommes racialement affirmé, on aurait le droit de les traiter inégalement. L'intérêt éventuel d'une critique du concept de races, pour le remplacer par le concept de raciation, c'est que tu enlèves un argument de justification naturaliste à la pratique raciste.

Patrick TORT

Je crois beaucoup plus aux vertus de l'*explication*. Mais je suis entièrement d'accord avec ce que tu viens de dire sur le racisme, à condition d'y ajouter un certain nombre de caractérisations supplémentaires.

Il convient d'insister en particulier sur le fait que le racisme est toujours un fixisme, c'est-à-dire qu'il investit dans la notion de race des caractéristiques durables, permanentes, que l'on va retrouver malgré le mélange - voir Gobineau. Si je résume l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* de Gobineau, j'obtiens la formule suivante, contractée mais fidèle en substance à l'exposé de sa doctrine : « *Il faut proscrire le métissage parce que ce que gagne l'inférieur au mélange ne compense pas ce qu'y perd le supérieur* ».

Cet élément essentialiste, durable, cet élément qui se transmet, qui se laisse corrompre ou qui corrompt, mais sans jamais s'abolir, sans jamais se dissoudre, c'est ce qui compose le fondement fixiste du racisme. La race, ça dure, et pour un raciste cela ne se corrige pas.

De même, pour un sexiste, l'infériorité féminine est quelque chose qui réapparaît toujours et qui ne s'amende jamais.

A l'opposé de cela, chez Darwin, nous avons cette observation fondamentale qui consiste à considérer les humains comme liés, bien sûr, par des liens biologiques au sol et au climat qui les ont vus naître et grandir, mais comme doués aussi d'une capacité d'adaptation et de transformation - le contraire donc d'un fixisme - qui peut abolir en eux toute détermination native au profit d'une détermination acquise, comme cela eut lieu pour les Fuégiens que le *Beagle* a raccompagnés dans leur pays d'origine après un séjour d'acculturation en Angleterre. Les observations de Darwin là-dessus sont extrêmement intéressantes du point de vue même de leur formulation, qui insiste sur la ressemblance des anciens « sauvages » avec « nous » (en l'occurrence les Anglais « civilisateurs ») sur le plan des principales qualités intellectuelles et affectives. Cette ressemblance de l'autre, dès que soumis à des conditions analogues, et sa reconnaissance comme semblable quelle que soit sa « race », sont simultanément ce que révèle l'expérience de l'acculturation, et ce qui révèle la contingence profonde de la notion de « race » dès que l'on entre dans une logique transformiste. Il y a là une très grande différence avec Gobineau et avec le racisme ordinaire, qui exige toujours de représenter la race comme une essence fixe, une nature obstinée, un résidu indestructible ou une détermination inhérente.

Intervention Guillaume LECOINTRE

Ce qui me semble grave effectivement, c'est l'utilisation d'une différence biologique transférée

directement comme justification d'une inégalité en droit et quoique qu'on dise l'égalité ou l'inégalité en droit, je ne vois pas où elle pourrait aller puiser un argument dans le fait biologique.

La question de décider entre nous de ce que doit être le droit des hommes, cette discussion n'est pas de nature à intégrer des propositions que, par ailleurs, si les scientifiques les donnaient à dessein, ils seraient sommés de produire certains résultats convenus à l'avance.

Et d'ailleurs, les Jacquard et compagnies, c'est bien de ça dont on les soupçonne. Leur bonne conscience leur aurait dicté d'aller réinterpréter les faits biologiques de manière à servir un anti racisme convenu à l'avance. La science ne se fait pas dicter à l'avance de ce qui doit être découvert dans le monde réel.

Et donc cette coupure qu'il doit y avoir absolument entre ce que nous devons décider ce qu'il est juste de faire en droit ou non par rapport à ce que fabrique les scientifiques, ce n'est pas un autre monde, c'est simplement que le droit trouve ses propres ressources utilitaristes ou évolutionnistes (sic) ou philosophie darwinienne mais en tous cas pas venir puiser ces justifications dans les résultats des sciences.